

let à l'île Melville ; il fit en douze jours les cent soixante-dix milles qui séparaient la baie de la Mercy de Winter-Harbour ; il convint avec le commandant du *Herald* de lui envoyer ses malades, et revint à son bord ; d'autres croiraient avoir assez fait à la place de MacClure, mais l'intrepide jeune homme voulut encore tenter la fortune. Alors, et c'est ici que j'appelle votre attention, alors son lieutenant Creswell, accompagnant les malades et les infirmes de l'*Investigator*, quitta la baie de la Mercy, gagna Winter-Harbour, puis de là, après un voyage de quatre cent soixante-dix milles sur les glaces, il atteignit, le 2 juin, l'île Beechey, et quelques jours après, avec douze de ses hommes, il prit passage à bord du *Phœnix*.

—Où je servais alors, dit Johnson, avec le capitaine Inglefield, et nous revînmes en Angleterre.

—Et, le 7 octobre 1853, reprit le docteur, Creswell arrivait à Londres, après avoir franchi tout l'espace compris entre le détroit de Behring et le cap Farewell.

—Eh bien, fit Hatteras, être arrivé d'un côté, être sorti par l'autre, cela s'appelle-t-il "avoir passé ?"

—Oui, répondit Altamont, mais en franchissant quatre cent soixante-dix milles sur les glaces.

—Eh ! qu'importe ?

—Tout est là, répondit l'Américain. Le navire de MacClure a-t-il fait la traversée, lui ?

—Non, répondit le docteur, car, après un quatrième hivernage, MacClure dut l'abandonner au milieu des glaces.

—Eh bien, dans un voyage maritime, c'est au vaisseau et non à l'homme de passer. Si jamais la traversée du Nord-Ouest doit devenir praticable, c'est à des navires et non à des traîneaux. Il faut donc que le navire accomplisse le voyage, ou, à défaut du navire, la chaloupe.

—La chaloupe ! s'écria Hatteras, qui vit une intention évidente dans ces paroles de l'Américain.

—Altamont, se hâta de dire le docteur, vous faites une distinction puérile, et, à cet égard, nous vous donnons tous tort.

—Cela ne vous est pas difficile, messieurs, répondit l'Américain, vous êtes quatre contre un. Mais cela ne m'empêchera pas de garder mon avis.

—Gardez-le donc, s'écria Hatteras, et si bien, qu'on ne l'entende plus.

—Et de quel droit me parlez-vous ainsi ? reprit l'Américain en fureur.

—De mon droit de capitaine ! répondit Hatteras avec colère.

—Suis-je donc sous vos ordres ? riposta Altamont.

—Sans aucun doute ! et malheur à vous, si...

Le docteur, Johnson, Bell intervinrent. Il était temps ; les deux ennemis se mesuraient du regard. Le docteur se sentit le cœur bien gros.

Cependant, après quelques paroles de conciliation, Altamont alla se coucher en sifflant l'air national du "Yankee Doodle", et, dormant ou non, il ne dit plus un seul mot.

Hatteras sortit de la tente et se promena à grands pas au dehors ; il ne rentra qu'une heure après, et se coucha sans avoir prononcé une parole.

(A continuer.)

LETTRES PARISIENNES

VIII

LE PAPA ET LE PARRAIN

Commençons, si vous le voulez, par plaindre le premier, dont les infortunes datent de la veille même du baptême.

Au bruit que monsieur a un héritier, voilà en effet la maison sans dessus dessous : les employés causent de bureau à bureau ; les domestiques chôment de toutes parts ; la femme de chambre est en permanence chez la voisine à commenter l'événement ; la cuisinière laisse brûler le rôti et retarde *proprio motu* le dîner de trois-quarts d'heure.

Chez ce négociant ordonné et souffrant à l'habitude du moindre gaspillage de temps, c'est un branlebas enragé, des allées et venues incessantes, une orgie de mouvements perdus et d'interpellations inutiles.

* *

Le Pactole qui, grâce à la plus sévère discipline, coulait silencieusement dans ces magasins et ces comptoirs, a pris tout à coup une allure insensée. Tout bourdonne, tout remue, tout s'ébranle au logis, depuis les escaliers qui gémissent et les portes qui frappent, jusqu'à la vaisselle qui tremble sur les dressoirs... et, en écoutant bien, on entendrait l'argent qui, lui aussi, se met à tinter dans la caisse.

Un épicier qui peut voir et entendre pareilles choses sans en être navré, est indigne de ce nom, et tel n'est point assurément celui qui nous occupe. Mais lui-même, où

le trouvons-nous à pareil moment ? et comment, ce soir-là, s'occupe-t-il de ses affaires ?

Le grand-livre est vierge de son écriture aujourd'hui ; sa correspondance est en retard, sa comptabilité ajournée. De jolies feuilles liserées de rose ou de bleu jonchent son bureau, comme une nuée de papillons prêts à s'envoler, sur les ailes desquels on lirait : *M. Renard, épicier en gros, a l'honneur de vous faire part que Mme Renard, son épouse, vient d'accoucher heureusement d'un garçon. La mère et l'enfant se portent bien.*

Le malheureux ! Il en est à sa 125ème...

* *

Et pendant qu'il dépêche à la sueur de son front cette insipide corvée, voici qu'on vient l'interrompre sous mille prétextes. C'est l'accouchée qui le demande pour un rien et qu'il ne faut pas contrarier ; c'est la sage-femme qui entre bruyamment pour lui poser une question à laquelle il a vingt fois répondu, lui demander un renseignement quelle connaît, et lui annoncer l'heure du baptême que lui-même a fixée. Eternelle histoire de ce voyageur qui devait partir à cinq heures du matin, et auquel le garçon d'hôtel venait dire à trois heures : "J'avertis monsieur qu'il n'a plus que deux heures à dormir."

* *

Madame Prudent, la sage-femme, est bien d'ailleurs la personnalité la plus ennuyeuse, la plus encombrante, la plus menaçante qui se puisse imaginer. La maison retentit de ses éclats de voix ; et, comme elle suffit à les occuper tous et même à les mettre sur les dents, il ne faut point avoir la prétention, tant qu'elle est là, de jouir de vos domestiques.

Ne trouvant pas toujours à vous parler, c'est à eux qu'elle prônera ses fonctions sacrées, et exaltera les personnels mérites dont elle, madame Prudent, sait encore les relever.

* *

"La sage-femme ! s'écrie-t-elle... état perpétuel de silence et de réserve, école de discrétion, espoir des familles, lumière des maris, providence des nourrices, consolation de l'humanité..."

Puis ce sont des détails d'un goût risqué sur l'heureuse délivrance de madame, sur les difficultés techniques qui se sont présentées : détails où, naturellement, son rôle est amplifié de beaucoup ; en quoi elle ne craint point de ressembler à ces conquérants qui s'appliquent à surfaire les généraux qu'ils ont battus, parce que leur propre gloire y trouve son compte.

* *

Après la sage-femme, le papa trouve encore à qui parler. C'est le choc des voisines qui arrivent à clochepie, et dont chacune ne croit pas pouvoir mieux faire que de donner compendieusement son avis qu'on ne lui demande point.

"Il a tout le profil du père, dit l'un.

—Il est frappant de ressemblance avec la mère," dit l'autre.

Et le père est mandé en toute hâte dans la chambre de l'accouchée, où l'on étouffe de chaleur, pour suivre cette charmante controverse et prendre connaissance de ces importantes déclarations.

Et en les quittant, il n'aura même pas le droit de se dire, suivant le mot d'un homme d'esprit : "Comme je me serais ennuyé si je n'avais pas été là !"

* *

Les billets de faire-part et les commères expédiés, restent encore quelques menus soucis pour le père de famille. Car je vous prie de remarquer que l'accouchée n'a pas encore son cadeau, et qu'elle le voudra beau, surtout si elle est jeune.

Il y a aussi la déclaration à faire à la mairie, où le secrétaire n'est pas toujours à son bureau ; le baptême à demander, où le curé et les vicaires sont peut-être sortis ; et enfin (chose autrement difficile), il faut trouver un parrain et une marraine.

Voyez-vous d'ici cet infortuné, dont les employés ne travaillent pas, dont la femme ne bouge pas, dont l'enfant peut-être ne tette pas, et dont toutes les affaires chôment, contraint de mettre ses gants et de courir en ville !

* *

Nous supposons, ce qui arrive souvent, que la marraine est une grande dame, qui accepte toujours, n'ayant rien à payer, et le parrain, un vieux garçon rentier, qui, pour la raison opposée, fronce les sourcils dès le premier mot, et se fait longuement tirer l'oreille.

Ce parrain récalcitrant, vous le connaissez. Vous l'avez vu chez lui couché, plutôt qu'assis, dans un fauteuil à dos mobile et à fond élastique, une tabatière d'or entre les doigts, et jouissant, en toilette du matin, de cet état de bien-être et de béatitude que procurent à coup sûr un égoïsme florissant, une santé robuste, 15 mille livres de rente et une facile digestion.

* *

Avec cela, il mène sa vie comme un postillon mène sa voiture : le dos tourné à ce quelle renferme et sans jamais la regarder. A plus forte raison, n'aime-t-il pas à se déranger pour d'autres.

C'est vous dire que le parrainage lui répugne excessivement ; et que pour une fois seulement, qui, dans sa pensée, ne sera jamais coutume, il accepte.

La grande dame marraine s'en montre ravie ; et elle ne manque point, quelques heures d'avance, de venir s'entendre avec lui.

"Et surtout, monsieur, dit-elle, je vous en prie, pas d'extravagances pour moi. Je viens exprès pour vous empêcher de faire des folies."

* *

"Ainsi, n'allez pas vous aviser de prendre une corbeille de mille francs. Car c'est une duperie, et celles de 500 font autant d'effet."

Et sans prendre garde aux regards effarés du malheureux, qui va poser son *mais...* le poursuit avec sa câlinerie de femme diplomate :

"Non : j'aime mieux que vous réserviez pour la timbale d'usage à l'accouchée. Vous sentez que vous ne pouvez vous dispenser de l'offrir en vermeil. Les six tasses pareilles, la cafetière, la théière, la crémère et le sucrier : bref, un *déjeuner* présentable."

* *

"Après cela, puisque vous êtes assez bon pour me demander mon avis, je vous dirai que les bonbons ne se prennent plus que chez le confiseur X., les gants chez Mme Z., et les flacons au Palais-Royal.

—Mais, madame...

—Oui, oui, je sais ce qui vous préoccupe : les étrennes à la garde, à la nourrice, aux domestiques, au bedeau, au sacristain, au sonneur et à la sage-femme. Donner plus de 10 francs à chacun serait réellement une folie ; donner moins serait se faire critiquer...

—Mais, madame...

—Oh ! vous croyez que j'oublie les voitures... Pas du tout. Mais je ne voudrais pas plus de six remises ou grandes berlines afin de ne pas nous mettre de plein pied pour l'enfant Renard, dans le baptême de 1ère classe... Voici mes gens. Au revoir donc, monsieur. Je savais bien que nous serions d'accord sur tout, et que nous nous entendrions à merveille !"

* *

L'infortuné ! Vainement a-t-il essayé de se débattre. Semblable à ce chevalier dont on avait dévissé l'armure, il voit tomber à chaque minute quelques pièces de son programme économique, quelque article de ses légitimes restrictions. Et le voilà qui regardé s'en aller, en fusées de toutes les couleurs, son mois de revenu, avec le dernier coupon de ses titres de rente.

Il a compté sur ses doigts ces frais insensés, et le total a flamboyé devant son imagination... en quatre chiffres !..

* *

Pendant ce temps, le père se consume en allées et venues fiévreuses et en préparatifs. Il s'escrime vainement à mettre un peu en route, non le char de l'Etat, mais sa maison de commerce, dont la marche semble décidément enrayée.

Surviennent des visites qui le rendent confus, parce qu'il y a des langes et des brassières sur tous les fauteuils, et qui le trouvent distraité parce qu'on lui a répété vingt fois qu'il ne serait pas prêt à l'heure, et qu'il a fini par le croire.

Il n'en est rien pourtant. Le parrain et la marraine arrivés, après maintes discussions sur l'ordre à suivre et le cortège à former, voici que le corps d'armée s'ébranle enfin, des bouquets à la main et la sage-femme en avant-garde.

* *

Pauvre parrain ! qui croyait en être quitte moyennant mille écus ! On se précipite, on accourt au devant de lui : on lui annonce que les fournisseuses de la halle sont en bas qui le guettent avec d'énormes bouquets et l'espérance du pourboire.

En même temps, les tambours et les clairons de la garde-nationale, dont il fait partie, donnent une aubade sous les fenêtres à la même intention. Devant l'église, des mendiants se précipitent officieusement pour ouvrir les portières. Les enfants se jettent sur lui, et, sous prétexte de le débarrasser, le suisse lui donne des coups de hallebarde dans les jambes... enfin, chose horrible à dire, on lui fait réciter le *Credo* en latin, lui qui ne l'a jamais appris qu'en français !

* *

De retour de cette mémorable expédition, le parrain se croit le droit de respirer.

En effet, il ne s'agit que de se mettre à table ; et la table paraît réellement appétissante.

Malheureusement, la sage-femme a la fâcheuse inspiration d'apporter l'enfant entre la poire et le fromage et de le lui planter sur les bras. Mais le marmot n'y est pas plus tôt installé qu'il crie à tout rompre ; et voilà notre homme aussi embarrassé qu'une poule à qui on a confié des jeunes canards et qui les voit se jeter à l'eau.

L'histoire ne fournit pas le mot de la fin, mais la comédie le donne. Le parrain dit :

"C'en est fait : je me marie ; les enfants des autres coûtent plus cher que les nôtres, à ce que je vois." Et se tournant vers le père en lui montrant le poing : "Vous serez le parrain de mon premier !"

TH.-B. DE LA GUIERCHÉ.

Paris, octobre 1876.

MACHINES A COUDRE.—C'est un fait avéré que la compagnie des machines à coudre "Royales" occupe le premier rang parmi les établissements qui ont eux-mêmes créé leur réputation dans cette ligne d'affaires. Vous entendez tous leurs agents vanter les qualités des instruments qu'ils fabriquent, mais soyez certains que jamais les "Royales" ne seront éclipsées. La Compagnie a pour représentant en cette ville M. Edward Harney et lui a confié la direction de la grande et élégante salle d'échantillons qui se trouve au No. 447, rue Notre-Dame. Le bureau central de la Compagnie est à Hamilton. Son pouvoir manufacturier a été récemment augmenté au point qu'il produit 500 machines par semaine.

Tous les mois, la Compagnie exporte, en moyenne, en Europe et en Asie, même en Chine et au Japon, 1,200 machines, tandis que la vente mensuelle qu'elle en fait au Canada atteint le chiffre de 800 machines. Il résulte de la que les affaires de la riche Compagnie des "Royales" forment le double de celles de toute manufacture canadienne de machines à coudre, son commerce à l'étranger égalant celui de toute autre compagnie canadienne.

En dépit de la stagnation commerciale, ses dividendes continuent d'être avantageux. M. Ballard, un des principaux propriétaires et gérant de l'Association, est un homme de bonnes manières, digne de représenter une Compagnie si prospère et si entreprenante, et mérite pleinement les succès qui couronnent son habile, active et dévouée administration. Il est maintenant en route pour l'Ouest. M. Harney est aussi un homme d'affaires accompli qui entend la besogne d'une manière on ne peut plus pratique. Ce sera donc aussi sage qu'avantageux pour les acheteurs de s'adresser à ce monsieur et de mettre à profit son expérience. Ajoutons un dernier mot, un souhait de constante prospérité pour la Maison de "Royales."